

Informatique & Bible, asbl - Belgique  
Rue de Maredsous, 11 B5537 Denée - Belgique  
Tél:+32(0)82.69.96.47 Fax:+32(0)82.22.32.69  
cib@cibmaredsous.be



Interface n° e-85 Mai 2002

Lu pour vous !

Régis Debray, Dieu, un itinéraire, Paris, Odile Jacob, 2001

Un livre qui pose des questions à ceux qui cherchent Dieu

Un livre brillant, fourmillant de références culturelles, une application pleine de questions du cours de Médiologie du même auteur à un sujet délicat: l'image de Dieu que nous avons est-elle liée à l'évolution des moyens techniques de communication et de mémorisation que l'humain développe au long des siècles?

L'auteur dit bien qu'il ne veut pas mettre une "énième fois" Dieu en débat. Il veut seulement "mieux comprendre comment le seul carnivore à pratiquer le jeûne volontaire a fabriqué son humanité" (p. 14).

"Si nous avons une ambition, c'est de répondre le plus sobrement possible à une question enfantine, souvent ajournée parce que triviale: comment se fait-il que cet Absent né au désert il y a trois mille ans soit toujours parmi nous? Et que des centaines de millions d'hommes (qui ne vont plus à dos d'âne et de chameau mais en train et en avion) continuent d'aller à sa rencontre, dans le pèlerinage, le sacrifice ou la fête, mosquée, église, synagogue?" (p. 15).

Derrière sa quête, Régis Debray croit pouvoir fonder sa réflexion sur une vision de l'évolution humaine dans laquelle l'homme "s'humanise en extériorisant ses facultés dans un processus d'objectivation sans fin (sans arrêt ni but)" (p.19). Si l'on peut questionner ce fondement, il appuie également son enquête sur un autre fondement directement issu de la grande tradition aristotélicienne (largement assumée et amplifiée par la vision chrétienne de l'incarnation): la corrélation essentielle entre le "physique" et le "méta-physique": "le terme même d'ekklesia embrasse le bâtiment en dur et le corps mystique. Rappelons les deux sens de miséricorde: la compassion de Dieu pour le pécheur et le cul-de-lampe en bois où l'officiant dans sa stalle peut reposer ses fesses. Les corps pensent, les choses aussi. Réunissons Dieu à son site; raccordons la voûte aux soutes". (p.21).

Et par rapport aux Saintes Écritures: "Notre propos n'est pas de faire travailler un texte sacré sur lui-même, mais de savoir comment se fait-il qu'il y ait du sacré, du texte, et des permanences de lecture" (p. 22).

L'auteur cherche alors les conditions physiques, sociologiques, matérielles de la naissance d'une conception de Dieu telle que la proposent les traditions monothéistes.

"Le pastorat monothéiste ne pouvait apparaître n'importe où sur la croûte terrestre, mais seulement là où la végétation n'était ni trop abondante ni trop rare" (p. 68). Il y faut un lieu en frontière des déserts et où la pérégrination est une nécessité vitale. "Anaxagorre disait: "L'homme pense parce qu'il a une main". Ajoutons: et il croit parce qu'il a deux pieds. Croire, c'est aller. Si nos sciences sont filles de la position assise, nos mystiques s'engendrent de la marche. Nos guerres aussi" (p. 70). Et "du désert, le meilleur ennemi du pluralisme, disons que c'est une bouilloire spirituelle et un étouffoir culturel" (p. 74).

La thèse: l'image de Dieu est liée aux modes de communication de l'humain

Appuyée sur une citation étonnante de Pline l'Ancien (70 ap. J.C.): "La civilisation ou du

moins l'histoire de l'humanité repose sur le papyrus", R. Debray énonce alors, en résumé et en tête du Chapitre 4 de son itinéraire (Le décollage alphabétique), l'essentiel de la thèse qui va sous-tendre les développements qui suivent: "On ne connaît pas de société purement orale qui ait une notion de l'Éternel. Entre mythe et poésie, ces soeurs ennemies, le Dieu des Révélations jaillit en Parole, mais celle-ci ne prend force de Loi, sur la durée, que par la Lettre. L'écriture est la manufacture du Dieu unique. Qui ne s'exile pas du visible ne rencontrera pas l'Invisible, et l'écriture à son stade supérieur, l'alphabet, recèle pour nous cette vertu théologale: elle fait décoller l'esprit du monde sensible et soustrait l'Absolu à ses circonstances. Et quand la lettre se dépose sur papyrus, elle le fait circuler du haut en bas de la tribu. Ce détournement d'un moyen d'enregistrement comptable en levier de transcendance devait engager le Dieu psalmodié sur les voies périlleuses de l'écrit, où l'attendent en embuscade formalisation et argumentation, les prodromes de la Raison critique" (p. 86).

## Commence alors un long parcours historique

### *Du Dieu de l'oralité au Dieu de l'écrit*

Celui-ci commence avec les Écritures juives: "La Torah, ce sera le temple sans le Temple: ce qui reste quand on ne veut rien oublier et que tout est par terre... C'est ici qu'intervient, crucial, le facteur technique: écriture et support. La catastrophe est la mère du monothéisme, et l'alphabet, son père" (p. 87).

Cette conviction est fondée sur une vision de la consistance et cohérence des "systèmes" de communication: "La sphère de l'esprit que Teilhard de Chardin appela la "noosphère" n'est pas un bain de vapeur. Elle semble molle et floue, mais elle a une ossature: notre façon matérielle de fabriquer et faire circuler des signes. Au-delà d'éléments physiques ou mécaniques, ce système inclut l'environnement institutionnel, économique, éducatif, juridique, sans lequel nos dispositifs ne pourraient fonctionner (toute machine fonctionne dans et par son milieu, avec lequel elle fait système). Celui-ci, c'est notre "médiasphère". Les grandes religions révélées, qui datent d'avant l'avènement des procédures démonstratives, remontent à la médiasphère historiquement ouverte par le manuscrit et refermée par la typographie, que nous appelons "logosphère".

Car, comme le note Hegel "La véritable histoire objective d'un peuple commence lorsqu'elle devient une histoire écrite" et l'Auteur ajoute: "Hegel tenait, non sans motif, que l'État, l'histoire et l'écrit apparaissent ensemble (et rien ne nous dit qu'ils ne disparaîtront pas un jour ensemble)" (p. 92-93).

La nature de cette machine à faire exister du divin monothéiste chez l'humain doit être clarifiée: "Un alphabet est un outil à décomposer du continu, la voix humaine, ou à discrétiser des flux sonores. Comme Dieu lui-même, il va au plus de sens par un moins de signes". (p. 97)

Et la conséquence au plan humain et social: "Qui ignore l'Écriture n'est pas un ignorant mais un impie... On peut être bon chrétien et analphabète... Mais un juif analphabète est un cercle carré. Adorer, ici, c'est étudier, et étudier, participer. En hébreu, "sagesse d'Israël" et "études juives" sont termes voisins. Le monothéisme est de soi éducatif, lié à l'école et aux apprentissages ascétiques" (p. 109).

Le rôle de la textualité, de la lettre écrite, de dégager la possibilité d'un Absolu et d'une loi est bien décrit par rapport au fonctionnement de l'oralité: "Seul un texte, paradoxalement, peut décontextualiser, et par ce fait, engendrer une croyance dégagée de son inscription spatio-temporelle. Tant qu'il n'y a d'échange verbal qu'en "situation", entre covivants, une entité n'a pas le moyen de s'isoler de son milieu de naissance, ni de se transmettre sans s'altérer. La transcription en revanche coupe la parole du parleur, et la met hors eau. Décrochée de son émetteur, elle peut voler de ses propres ailes. Elle s'autonomise. Et s'absolutise. En société orale, le contexte enclave. Pas de Loi, des coutumes; pas d'Absolu, du relatif. Surplomb impossible. On en est ou l'on n'en est pas. Convertir quelqu'un d'autre à autre chose qui n'est pas là est impensable. Pour faire partager sa "religion", le Bororo, s'il en avait l'envie, ne pourrait qu'inciter son voisin à venir vivre dans sa tribu. Dans l'oralité primordiale, la vie est locale, les locaux collent à leurs mythes, qui ne décollent pas du groupe. Entre l'archétype intemporel et l'instant vécu, il n'y a pas de place pour l'espace d'un devenir. Échapper à la double sujétion de l'être-là collectif à l'espace et au temps suppose d'essentialiser les amarres qui nous y rattachent (p.100)".

Le processus d'essentialisation commence par l'inscription alpha-phonétique de l'alphabet consonantique: "Pour faire éclore dans les esprits un Sujet acosmique et souverain, sur un tout autre plan que le disque solaire Aton, entité encore cosmique mais non douée de parole, dieu présymbolique, qui a donné la vie aux hommes mais reste muet et ne se jette pas ensuite dans la mêlée, il fallut ce minuscule détonateur: la notation consonantique de la pensée (les langues sémitiques ne notent pas les voyelles). C'est le contact désert/syllabaire qui mit la fusée monothéiste à feu, et nous bénéficions toujours de sa capacité d'emport (p. 115)".

Mais l'essentialisation va bientôt s'inscrire dans des structures de plus en plus rigides: un Temple, une Terre promise et puis revendiquée. Cette tendance est un excès corrigé dans l'histoire par le Protestantisme. "Les lieux de lecture des réformés ne sont pas des loca sancta. Qui s'aPaleGreennte à la Parole a un peu moins de chance de fétichiser telle ou telle colline, vestige ou pierraille" mais cela mène normalement à la "fétichisation du signe (la Sola Scriptura)". (p. 138).

Mais l'essentialisation de l'Absolu mène inévitablement à créer des antagonismes. "Si je consacre, je sépare. Si je sépare, je sanctuarise. Un peuple à part veut un espace à part. La religion relie, oui, c'est sa définition, mais pour ce faire, elle antagonise. Et si elle ne divisait pas, elle ne relierait pas" (p.143) "Ainsi le stipule l'étymologie du mot: est "saint" ce qui est mis à "part, séparé" du profane et de l'impur. N'y aurait-il pas, dans la notion même de sacralité, un ferment d'apartheid ? Les diplomates occidentaux qui œuvrent au statut de Jérusalem, et déplorent "qu'on assiste de la part des deux parties (juive et musulmane) à une appropriation religieuse des questions politiques" projettent l'idée moderne de laïcité sur des cultures bien en peine de distinguer le religieux du politique pour la raison qu'elles doivent leur existence au mélange des genres. En Terre sainte, la distinction des plans semble aussi nécessaire qu'impossible. Dieu, cet extrémiste-né, est le pire ennemi des diplomates. Outre que ses décrets sont irrévocables, l'Absolu ne porte personne à relativiser les choses (pp. 147-148)".

## Du Dieu de l'abstraction au Dieu de l'incarnation

Avec le Christianisme s'opère une nouvelle évolution. "Sera dit chrétien celui qui désigne Jésus comme le Messie, qui le tient pour Christ. Le cœur de cette hérésie réside dans l'équivalence posée entre un individu [Jésus] et une catégorie [le Messie]" (p.156). "L'homme-dieu qui vécut et mourut quasi incognito, dans l'indifférence plutôt que sous la censure, n'a pas été contemporain de... la tempête affective associée à son nom. À croire que l'infortune de Jésus fut la chance du Christ" (p. 155). On se trouve, avec ce tournant nouveau dans l'histoire du divin, dans une situation "où la productivité symbolique a atteint un summum indépassé depuis" et où c'est donc le signe négatif, annulé, l'inconnu mais repris en différé et expliqué qui fonde la relation au divin. "La fécondité de ce décrochage du mot par rapport au fait s'indique dans l'aventure paulinienne. Le plus efficace des transfigurateurs, celui qui a rendu la Crucifixion lisible et intelligible dans les catégories mentales du milieu, la Diaspora juive de l'Empire romain, qui en a porté témoignage tout autour de la Méditerranée, n'a été lui-même témoin de rien du tout. C'est Paul le polyglotte (grec, araméen, hébreu, latin), le pharisien surdoué, le metteur en concepts, "qui a tout fait pour Jésus", non quoique mais parce qu'il ne l'a pas connu. Ce n'est pas voir et entendre mais faire voir et écouter qui creuse la différence. Preuve qu'en matière de transmission (dans le temps) et contrairement à la communication (dans l'espace), le direct n'est pas recommandé. C'est la "reprise" qui décide. Ici, le "temps réel" est resté sec (p. 159)".

Cette vision mène à une présentation plutôt critique, décapante et assez négative de l'Église: "Il y a deux Églises, la visible et l'invisible. Comme le Christ dont elle est l'époux, l'Église a double nature. Humaine et divine. Les fidèles savent que l'Église éternelle et invisible est le corps mystique du Christ. Mais ils ne voient que la réelle, le peuple de Dieu en chair et en os, chargé non d'incarner mais de préparer le retour du Christ et le Jugement dernier. Ils espèrent dans la societates perfecta, mais ils vivent un compromis boiteux qui aménage cahin-caha l'accès à la communauté parfaite des derniers temps. Le prophète ancien régime rappelait qu'il fallait attendre le royaume de Dieu. Son successeur a fait un pas de plus: il l'a annoncé. Or le chrétien peut se comparer à un spectateur de cinéma qui a payé son billet et attend toujours le début du film. Depuis vingt siècles, l'histoire lui passe la bande-annonce, et il ne proteste pas. La foi est une déception surmontée, et l'Église, une administration raisonnée de la déconvenue (pp. 183-184)".

Cette vision se répète d'ailleurs dans toute la civilisation engendrée par le type chrétien de

relation au divin: "Des idéologies de masse nous ont depuis montré que transmuter l'or en plomb n'est pas réservé aux seules bureaucraties divines. Le mot fameux d'Alfred Loisy ("on attendait le Christ, c'est l'Église qui est venue") se décline sur plus d'un registre. Communiste: on attendait le prolétariat, c'est le Parti qui est venu. Républicain: on attendait la Raison cosmopolite, c'est l'État-nation qui est venu. Libéral: on attendait le Marché libre, c'est le trust qui est venu. Et ainsi de suite. À la place du message, le médium (qui le réalise en le contredisant). Est-ce ainsi que les hommes se survivent ? (p. 185)".

L'auteur doit malgré tout reconnaître que cette expérience de transmission de la foi au divin qui est la plus longue qu'ait connue notre histoire "mérite pour le moins un peu de considération des anticléricaux (que nous sommes tous). Bien sûr qu'il faut toujours en appeler de l'Église à l'Évangile. Révoltante est l'institution, ce contre-témoignage permanent. Mais désolante est l'absence d'institution, qui verrait le témoignage disparaître. De deux maux, l'insuffisance ou le néant, les collectifs en bonne santé préfèrent le moindre" (p. 214).

## De l'audition à la vision

Que provoque ce "décalage" qui trouve son origine dans la personne de Jésus ? Ce sera le passage à l'image, à la représentation visuelle; ce sera aussi le libre choix de l'avenir et de l'appartenance.

"L'Unique du peuple élu (à majorité plurielle, dans sa vie interne) excluait. Celui-là permet d'inclure. Ce retournement, ce fut peut-être, dans l'itinéraire de notre civilisation, l'acte de baptême du monde comme volonté et représentation. Le moment à partir duquel l'Occident va pouvoir penser le lien social comme quelque chose à décider et non plus à préserver. À partir duquel l'institution de la vie commune ne sera plus affaire de tribu – cité, clan ou famille – mais de choix, dans le secret des consciences (et un jour des isolements). Le moment où l'avenir cessait, pour chacun, de se déduire du passé. Où l'histoire devient à inventer ex nihilo. Désormais, la nature ne fait plus loi. Joseph n'a pas choisi le nom de baptême de Jésus" (p. 244).

"La vraie fraternité, ce sera la volontaire, l'ekklesia. On n'hérite plus, on coopte. "Voici ma mère et mes frères", dit Jésus en montrant ses disciples. "Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère" (Mt 12, 46-50). Et Tertullien pourra affirmer, en toute raison, que les chrétiens sont les plus libres des hommes, puisque eux seuls peuvent choisir leur Père – éventuellement contre leur mère humaine. Jésus n'a-t-il pas affecté de ne pas reconnaître sa mère et ses frères venant à sa rencontre ? Les défenseurs des liens sacrés de la famille devraient y regarder à deux fois avant de se dire "chrétiens". Jésus ni Jean-Baptiste n'ont fondé de foyer. Et le fils de l'Homme ne témoigne d'aucun respect particulier pour sa mère – "Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ?" (Jn 2, 3). Ma maman adorée, qui ne s'imposera vraiment qu'au Moyen Âge (avec la couleur bleue), ce n'était pas son style. Lui qui ne fit famille qu'avec ceux qui suivaient la volonté de Dieu, de leur propre chef. Car le dessein de Dieu s'accomplit au travers de l'action des humains. Le christianisme a "débranché" la famille des grands circuits sacrés en branchant directement chaque croyant sur une source de grâce indépendante de ses géniteurs et compatriotes. Peu m'importe ta race et tes ancêtres pourvu que tu croies en Christ. Moine, tu oublieras ton nom de famille. Prêtre, on l'oubliera pour toi. Il y a des lignées de rabbins, il n'y a pas de lignées de prêtres. C'est la bonne nouvelle dans la Bonne Nouvelle: plus d'hérédité" (pp. 244-245).

## De la voie symbolique à l'autoroute de l'information

Mais cette culture du choix et de la vision (incarnation) que l'auteur semble reconnaître comme mieux vécue de ce point de vue par les Catholiques que par les Protestants, va recevoir un coup fatal au lieu même de son succès: le développement de la symbolique. De l'espace symbolique de signe, l'image, la trace photochimique, va faire passer l'humain dans l'espace pratique de l'information.

"Deuxième annus miserabilis: 1839, l'intronisation académique par un homme de science, Arago, de la trace photochimique. Deux mille ans d'images peintes de main d'homme débouchaient sur l'image machinale. Le frisson nouveau passait de l'icône comme prière de la main, inspirée par l'Esprit, au décalque des choses vues. Ce naturalisme païen, dénoncé comme tel par Baudelaire, reléguait dans l'esthétique la représentation religieuse, qui devient peinture de genre (et non plus le domaine où les choses se passent). La nouvelle foi perceptive désinvestit l'icône de piété. Et pour leur malheur, on peut peindre des anges, mais non les photographier. Avec la naissance de l'image enregistrée, c'est un bon millénaire de

confiance qui s'effritait sans crier gare. L'image fabriquée à la main est un prolongement de la croyance dans les mots. Elle donne l'illusion de la réalité, sans se donner pour la réalité. L'image directement prélevée sur les choses par l'objectif doit être crédible, c'est-à-dire avoir un répondant dans la réalité sensible. Dans un cas, on reste dans l'espace symbolique et invérifiable du signe. Dans l'autre, on bascule dans l'espace pratique, et vérifiable, de l'information" (p. 296).

Autre coup grave pour la culture issue du Dieu Unique relayé par le Fils relatif: le pouvoir décisionnel (choix) humain qui s'emballe jusqu'à acquérir celui de créer des êtres semblables à lui-même (clonage).

"Une situation en or, garantie sur le gène. Or non seulement l'expérience humaine de la paternité n'est pas un invariant historique, mais avec les biotechniques, le géniteur biologique s'est récemment trans-naturé (et non dénaturé, car il n'y a pas de nature étalon). Légalisé, l'accouchement sous X empêche le père de reconnaître l'enfant. Et au-delà du législatif, le nouvel eugénisme ou "progénisme" permet à l'espèce de rêver aux plaisirs solitaires du duplicata: fécondation in vitro, embryons congelés, bébé-éprouvette, insémination post mortem, naissance latérale sans parents, etc. Une ingénierie du vivant qui remet en cause jusqu'à la différence des sexes et des générations nous dé-filialise. Et rend l'humain un peu "diabolique". Satan avait soufflé à Ève que nous pouvions devenir les égaux de Dieu en devenant source de notre propre vie, maîtres du bien et du mal. C'est à peu près ce qui nous attend demain, quand on pourra devenir à la fois la source et la rivière.

Le jour où un croyant prendra la décision de fabriquer, par clonage, son double génétique à partir du noyau d'une cellule prélevée sur son propre organisme, comme la brebis Dolly, sa révérence pour Dieu le Père risque de n'y pas survivre" (p. 304).

Sans compter d'autres caractéristiques sorties de la boîte de Pandore ouverte par le régime chrétien: "Le fébrile qui va de Paris à Marseille par voie de terre en trois heures et s'informe de l'actualité deux fois par jour en branchant sa radio et sa télé ne peut pas avoir la même approche de l'Éternel, ce temps sans durée, sans avant ni après, qu'un paysan du XVIIIe siècle sans journal quotidien et dont l'horizon s'arrête à la montagne d'à côté" (p. 316).

Le temps n'est pas seul à remettre en cause la relation au divin inauguré par les chrétiens, le "consumerisme" y aide aussi: "Dieu, disait-on autrefois, envoie trois fléaux aux pécheurs: la faim, la guerre et la peste. Le voilà chez nous en danger de paix et d'abondance, et nous, privés de châtements démonstratifs, en dépit du sida, la dernière des punitions divines. Les nantis font la Gay Pride, et des guerres à zéro mort. Quel besoin d'aumônerie ? La pacification de l'Occident par le supermarché, les loisirs et la fête, fait désertier l'école de sacrifice qu'était une éducation chrétienne" (p. 318).

"Pour ce qui est de sa présence dans la Cité charnelle, Dieu paraît beaucoup plus menacé par le parc automobile et les électrons, que par l'abandon du chant grégorien et le mariage des prêtres" (p. 324). Faut-il alors renoncer aux progrès en cours pour garder la foi?

"Il n'y a pas de quoi se faire Amish, nous dira-t-on. Pour prospère et respectable que soit la communauté d'anabaptistes fondée en 1693 en Alsace par Jacob Amman et réfugiée depuis en Amérique du Nord (où elle ne cesse de grandir en nombre et prestige), on y résistera en effet. Un Amish de l'Ohio ou de Pennsylvanie vit à la campagne, n'utilise que les lampes à pétrole et les voitures à cheval (les fameux boggies), s'interdit d'écouter la radio et proscrit la télé. Ne jugeons pas le moteur à explosion, les amplis H.F. et les centrales nucléaires attentatoires à l'honneur de Dieu. Remercions-les seulement, libérés d'une approche extramondaine de la foi, de nous remettre en mémoire la sourde lutte qui oppose depuis trente siècles les visionnaires aux voyeuristes, et, depuis un demi-siècle, les pèlerins aux voyageurs" (p. 331).

## Vers un divin désincarné?

Mais la réaction actuelle des Églises devant la déferlante des nouveaux modes de vie n'est pas rassurante pour la relation au divin qu'elle semble dévoiler.

"Cent fois décrits les traits de cette médiasphère étrange et pourtant nôtre: primat de l'émotionnel sur le discursif, de l'instant sur les processus, de l'individu sur le groupe, de l'authentique sur le vrai, des parataxes (juxtapositions passives) sur les syntaxes (organisations construites), et des scandales sur les mystères. N'y revenons pas une énième fois. La réponse adaptative, du côté des "vieilles Églises": un changement de portage du

doctrinal au charismatique et une transposition dans la pastorale du "sacre de l'instant" – voyages en grande pompe, cérémonies continentales, congrès de prières. Pas de temps fort, pas d'information. Pas d'info, pas d'existence. Bocal oblige. Le pentecôtisme protestant et l'illuminisme catholique ont un bel avenir dans un monde de communicants, et il est probable qu'ils donnent de plus en plus le ton aux assiégés de la foi chrétienne. Pour se mettre non plus à la page mais on line et dans l'ambiance, il faut se faire interactif et contextuel – et sacrifier ses écritures aux fonds sonores (guitare, batterie, saxo). L'audio n'exige pas la même concentration que la lecture en suisse, suspecte sécession d'asocial. Aussi n'est-il plus demandé aux religions instituées de proposer des vérités (déposées en petits caractères dans des textes et enfermées dans des boîtes) mais d'offrir des valeurs (des frissons sensoriels et participatifs). Place aux "signes forts" qui "donnent du sens". D'événement qu'elle était, la Résurrection devient alors une vague allégorie (Drewermann)" (pp. 334-335).

En effet, les nouvelles technologies de l'information et de la communication sont impitoyables:

" Nos NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) bousculent à la fois le mode de reproduction des textes, leur support et nos façons de lire (que l'imprimerie en son temps n'avait que peu modifiée). Avec le livre dématérialisé, et partant, désacralisé, commence un monde a-biblique, envahi par le culturel et déserté par la lecture. Abiblique peut se dire un monde où l'écrit circule plus allégrement qu'auparavant, mais où le livre transformé en base de données déclinables à volonté a perdu sa centralité symbolique, au bénéfice d'imprimés de prélèvement ou de picorage utilitaires. Livre en miettes, Dieu en miettes ?" (pp. 335-336).

" Car le numérique s'attaque à la fixité des mots (problématique dépôt légal des sites électroniques). Le signe déborde, se faufile, fuit de tous côtés. On peut supposer que la Bible ne sera pas trop dépaycée sur la toile, puisque c'était déjà, avec ses liens hypertextuels et ses jeux de miroirs, un "texte électronique" avant le bit: un livre jamais clos mais continué par ses commentaires, malléable, indéfiniment annoté, sans auteur reconnu, où l'on peut naviguer de livre en livre, et qui eût échappé aux règles bourgeoises de la propriété littéraire si elles avaient existé. La disparate et la polyphonie caractérisent l'Écriture sainte, mais elles étaient masquées par l'unité physique du recueil (version papier), qui prêtait la sienne à l'auteur putatif, Dieu. L'édition numérique, particulièrement bien adaptée à ces millénaires miscellanées (ces "mélanges"), arrive trop tard pour entamer l'intégrité canonique du dépôt. La Bible restera ce qu'elle est, pour une lecture qui ne l'est plus, mais "un livre change par le fait qu'il ne change pas alors que le monde change" (Roger Chartier)" (pp. 336-337).

" Que doit faire l'Ordinateur d'origine face aux ordinateurs tout court ? Se transformer, bien sûr. Aux bibliothèques sans lecteurs, où l'on vient pour Internet, correspondent des religions sans dogmes, et des prêtres sans soutanes. On peut attendre des réseaux de demain un e-God, just in time commutable, à télécommande et sans copyright.

Un bien pour un mal. Toute machinerie nouvelle produit une servitude en nous libérant d'une autre. L'alphabet du désert nous a délivré des déesses mères, et confiés à un peuple unique en son genre, trait d'union entre le Seigneur et les nations. Le codex manuscrit a délivré ce Dieu écrit de l'enfermement en Terre Sainte, le rendant universel et partageable, non pas en droit mais en fait. La presse à bras a brisé l'enfermement ecclésiastique, pour l'ouvrir au libre arbitre multilingue de chacun. Il a libéré le Dieu unique de l'Église unique, et le croyant du latin des clercs. De quoi nous délivrent à présent la reproduction numérique et les téléprésences ? De la notion d'intégrité. De l'idée de totalité intégrée. D'où ressort un divin en kits, modulable, atomisé, optionnel, susceptible de bricolages, collages et détournements (comme l'installation en art contemporain). Les religions sans Dieu sont les mieux détotalisées, déconfessionnalisées, dérèglementées et donc les plus compétitives. Le spirituel n'émet plus sur un seul canal, ou plutôt chaque confession a le sien, un parmi d'autres, à nous de zapper. Du pape en Dalai-Lama, en passant par sa Béatitude et le Patriarche autocéphale. Un bouquet de grands sorciers, en libre concurrence" (pp. 336-337).

[Le médiateur est donc mis au risque des médias \(p. 338\).](#)

" Devant son poste, un assistant n'est plus acteur mais récepteur, guetté par la passivité esthétique (la messe comme beau spectacle), et privé de la joie d'être tous ensemble, sur une même scène. L'écran n'institue pas de site, ou plutôt transforme-t-il la nef sonorisée et filmée en non-lieu, comme sont stations d'essence, péages d'autoroute et hypermarchés,

tous substituables les uns aux autres. En m'éloignant de mon prochain (ou en me rendant plus proche du lointain), le tout-télé contribue à pulvériser un peu plus le peuple de Dieu, ce qui ne facilite pas l'Eucharistie. Les tomates hors sol sont consommables quoique manquant un peu de saveur, mais les liturgies ? Peut-il y avoir un télésacrement comme il y a le télétravail ? Il est un seuil dans le désincarné au-delà duquel le transmetteur défaille, l'Esprit prend la tangente, tant l'Incarnation lui est consubstantielle. Perdre le site cérémonial en plus du Livre qui tient ses lectures, équivaldrait à désactiver la grâce.

Le caractère mobile de plomb, dans l'Europe du Nord, a fait éclater, au XVI<sup>e</sup> siècle, la médiation du corps ecclésial. Si le on-line et le off-line venaient à faire sauter, avec le in-situ, le corps tout court, ce ne serait plus le renouveau mais l'implosion. Dieu peut se passer de Souverain Pontife – mais non de commémorants physiquement réunis” (pp. 338-339).

Dès lors que s'efface l'image du Dieu activiste de l'Extrême Occident, allons-nous vers une relation plus individuelle, plus statique et contemplative de l'imaginaire divin, amorçant un rapprochement de facto avec les religions d'Extrême-Orient?

“ Kipling s'était donc fourvoyé. Il n'est plus vrai que "East is East and West is West and never the twain shall meet". L'Occident s'orientalise. Il a perdu son stimulateur cardiaque, et recherche la tranquillité. L'ancien Auteur de ses jours l'avait rendu anxieux, de se racheter du péché, et de cette angoisse, il avait fait sa vertu axiale: le salut par l'action. Vertu violente et lourde de crimes contre l'humanité, si l'on inclut au bilan la Croisade, la Colonisation, la Traite des noirs, et la destruction manu militari des dieux allogènes. Mais vertu dynamique. L'homme d'Occident était réputé actif, inquiet, entreprenant. Il prenait les choses en main. Il voulait se rendre maître et possesseur de la nature. Il avait l'esprit d'organisation. Il appelait activisme cet ascétisme d'empressement. L'Unique donnait l'exemple, qui remplissait notre agenda, au jour le jour, sans rien laisser au hasard. Étrange Absolu de l'Extrême-Occident qui ne vivait pas en autarcie, comme ces dieux orientaux dont on saisit mieux les attributs métaphysiques que les hauts faits. Ceux-là ne se mêlent pas trop de nos petites histoires. Ils ne conjuguent pas leurs verbes au futur. Ne sont pas d'humeur interventionniste. Franchement apolitiques (la chrétienté orientale étant déjà plus statique et contemplative). Pas de facteurs ailés pour leur faciliter le travail. Notre Dieu prescripteur d'engagements ne s'entourait pas d'assistant(e)s au trône pour échapper à l'ennui, mais pour redresser le cours du monde. Son angélisme tout militaire l'aidait à militer. Bref, avec Dieu le Père, c'est un peu de la singularité occidentale qui s'en est allée. Une mise à niveau s'opère, via la macrobiotique, entre Orient serein et Occident affairé, un progrès dans la mondialisation des âmes. Le mentor d'Abraham tranchait trop sur les déités absentéistes des Matins calmes. Sa mise en congé va rendre plus aisé le "dialogue des cultures" (un gain net pour les colloques de l'Unesco)” (pp. 344-345).

## CONCLUSION

Bref, Régis Debray, pose, de façon originale, une fois de plus la question de la présence et de l'absence de Dieu. Comment Dieu, cet Éternel absent fait-il irruption dans le monde de l'humain? Comment son image modèle-t-elle l'environnement humain et se laisse-t-elle modeler par lui ? Comment, déclencheur d'abstraction et de construction liées à la "lettre" et au "texte" va-t-il subsister quand la lettre s'estompe devant l'image et le symbole devant le concret immédiat (information)?

Au prix de quelques approximations brillantes, l'Auteur provoque la réflexion sur de vraies questions, même si l'on n'est pas obligé d'être d'accord sur chacune de ses évaluations “médiologiques”.

Fr. R.-F. POSWICK, osb

